

PRIX ARMAND LUNEL 2012



Grâce à sa double formation de pédagogue et de musicothérapeute, Yolande Moyne Larpin a rééduqué la lecture chez de jeunes adolescents en échec scolaire, ce qui l'a amenée à écrire des contes pour enfants.

Dans les années 1980, elle introduisait la musicothérapie en hôpital de long séjour. Formatrice d'adultes, elle a initié nombre d'animateurs et de soignants à l'usage de musique en gériatrie. Auteur de quatre ouvrages spécialisés qui rendent compte de ses recherches, elle a aussi écrit et mis en scène des spectacles musicaux intergénérationnels.

Après la publication de textes courts sous forme d'anecdotes et de portraits, quelques-unes de ses poésies ont été récompensées. Elle aborde aujourd'hui le genre de la nouvelle. Dans cet esprit, voici Retour d'exil.



Retour d'exil

Paris, le 15 juillet 198..., de notre envoyé spécial :

« Un inconnu a été trouvé le 14 juillet vers 23 heures près de la voie ferrée à la hauteur de Nuits-St-Georges. L'homme, âgé d'une trentaine d'années à peine, n'a pu être identifié. Grièvement blessé, il a été transporté en hélicoptère à l'hôpital parisien de... »

Savoir d'où l'on vient pour savoir où l'on va... L'inconnu de Nuits-St-Georges nous entraîne dans sa quête d'identité, guidé par un visage de femme qu'il porte en lui et une voix de rêve à laquelle se mêle la musique. Une recherche inlassable... Aboutira-t-elle ?





2



Yolande MOYNE LARPIN

Retour d'exil

P.E.N. Club de Monaco



3

© 2012- Yolande Moyne Larpin et P.E.N. Club de Monaco



Chapitre 1

Paris, le 15 juillet 198..., de notre envoyé spécial :

« Un inconnu a été trouvé le 14 juillet vers 23 heures près de la voie ferrée à la hauteur de Nuits-St-Georges. L'homme, âgé d'une trentaine d'années à peine, n'a pu être identifié. Grièvement blessé, il a été transporté en hélicoptère à l'hôpital parisien de... »

Paris, le 20 juillet 198... :

« L'inconnu qui avait été découvert près de la voie ferrée à Nuits-St-Georges le 14 juillet dernier est toujours dans le coma. Aucun document permettant de l'identifier n'a pu être retrouvé. Ses vêtements provenaient sans doute d'une grande surface et il ne présentait aucun signe distinctif susceptible d'éclairer les enquêteurs. »

Paris, le 20 août 198... :

« L'homme de Nuits-St-Georges a enfin repris connaissance. Mais il n'a pu fournir aucune indication sur son identité. Il semble qu'il ait totalement perdu la mémoire. »

Lorsqu'il relisait ces lignes, Georges, malgré l'effort de toute sa volonté tendue dans l'espoir de faire jaillir une étincelle de son cerveau endormi, ne retrouvait de son passé que ces minutes où il était sorti de sa longue torpeur qui engourdissait son corps et sa pensée. Où était-il et que faisait-il dans ce lit ? Pourquoi un tel appareillage autour de lui ? Il était donc malade... ?

Il était resté dans ce même état pendant plusieurs jours. Attaché de toutes parts dans ce lit d'hôpital, incapable d'aucun mouvement, il cherchait désespérément à lire sur les visages penchés sur lui quelque chose qui pût l'éclairer. Mais rien ne venait jamais, hormis les soins et toujours les mêmes questions. Dès qu'il ouvrait un œil, c'était un véritable interrogatoire : « Quel est votre nom ? Où habitez-vous ? Vous connaissez Nuits-St-Georges ? Que faisiez-vous dans le train ? Vous étiez seul ? Où alliez-vous ? ... Vous n'étiez pas dans le train ? Vous étiez près de la voie ferrée... ? Il en déduisait qu'il était le seul survivant d'un grave accident ou d'une catastrophe ferroviaire. Un jour viendrait où on lui dirait toute la vérité, mais cette vérité devait être terrible pour qu'on lui cache ainsi ce qui s'était passé.

Ce qui était sûr, c'est que lui-même n'avait aucun souvenir. Rien de ce qui concernait son accident ne lui était connu. Quant à son passé, qui il était, ce qu'il faisait auparavant, c'était le noir complet. Eux savaient forcément, les questions n'étaient qu'un test de mémoire. Mais s'ils découvraient qu'il avait oublié jusqu'à son nom, il serait mûr pour l'hôpital psychiatrique ! Alors il espérait de toutes ses forces qu'un événement, une visite ou un miracle lui rendrait tout à coup la mémoire. En attendant le miracle qui ne venait pas, il s'obstinait à faire le bon gros chien, se contentant de grogner de satisfaction ou de déplaisir dès que quelqu'un s'approchait. Et il se gardait bien de proférer le moindre mot qui, quel qu'il fût, eût révélé son ignorance.

Petit à petit cependant, il croyait comprendre le sens de toutes ces interrogations, mais il redoutait encore davantage d'avoir à répondre. S'il est inquiétant de se réveiller un beau matin le cerveau vide, le vertige est encore bien plus grand quand personne autour de vous ne possède la moindre clé à votre sujet.

Comme il put s'en rendre compte un peu plus tard, la feuille de température au pied de son lit ne portait que cette indication ridicule : « Nuits-St-Georges ». Et c'est ainsi qu'on parlait de lui dans le service : « Est-ce que Nuits-St-Georges a refait surface ou est-il toujours dans le brouillard... ? Où en est notre Nuits-St-Georges ? - Le pauvre ! Il ne sait toujours pas parler... il est perdu dans sa nuit ! - C'est dommage, physiquement il commence à reprendre tournure... Il est même plutôt bel homme... »

Ces réflexions à son sujet avaient le don de l'agacer. Cela devait se voir dans son regard, car il entendit un jour une aide-soignante confier à sa collègue alors qu'elles le croyaient endormi : « Tu sais, je crois qu'il comprend tout, ça se voit dans ses yeux. C'est quand même triste de vivre au ralenti comme ça ! » Sans le savoir, cette petite lui montrait encore plus clairement ce qui l'attendait désormais : la vie de "Nuits-St-Georges", un parfait inconnu qui avait fait la une des journaux et



mobilisé de brillants chirurgiens avant de tomber dans un anonymat au vide désespérant.

Il subissait sans répondre toutes sortes d'examen et de sollicitations, au point que l'équipe médicale le considérait de plus en plus comme « un cas inexplicable de mutisme » qui piquait la curiosité. Car ce qu'il voulait de toutes ses forces, c'était sortir de là avec une certitude : celle de son identité. Comme il ne répondait à aucune question, on finit par parler de lui en sa présence sans le voir. Dans un premier temps, c'était ce qu'il attendait : il finirait bien par découvrir, à travers les propos, un fil si ténu soit-il qui, une fois accroché, le mènerait quelque part. Mais très vite il avait déchanté : de l'infirmière au médecin-chef, en passant par la cohorte des soignants et des gens de ménage, personne ne savait rien à son sujet.

La première lueur de son passé – de ce passé récent qui l'avait cloué dans cette chambre – lui vint d'un journal qu'il découvrit dans le salon de l'étage où on l'avait installé. Un titre attira son attention : « L'inconnu de Nuits-St-Georges ». C'est là, dans cet article découpé en cachette et relu par la suite des dizaines de fois, qu'il avait compris l'embarras général autour de lui.

Plus tard, lorsque son état lui avait enfin permis de se lever et d'entreprendre une rééducation motrice indispensable, il avait renoncé à cette attitude défensive qui ne menait nulle part. Puisque tout son passé avait sombré à Nuits-St-Georges un soir de 14 juillet, il devenait inutile de s'acharner. Même la catastrophe ferroviaire à laquelle il avait cru d'abord, se refusait : son mérite n'était pas d'avoir miraculeusement survécu à un cataclysme, mais d'émerger d'une nuit totale, apparemment sans famille, sans amis ni relations qui vous posent d'ordinaire dans un contexte bien précis. Non, il n'était qu'un blessé ramassé au bord d'une voie ferrée, sans nom et sans souvenir. De là à penser qu'il avait trop bien festoyé et que, au fond, il s'en était encore bien tiré, il n'y avait qu'un pas.

Ce pas, autour de lui, beaucoup l'avaient franchi. Rien n'intéressait plus dans son cas depuis qu'il avait "retrouvé la parole" et quitté l'hôpital. Quant à la presse, elle n'était jamais à court de nouvelles à sensation; il lui aurait fallu des révélations d'identité spectaculaires pour qu'elle s'intéressât encore à lui. Il avait d'abord été contrarié devant le refus de plusieurs journaux de l'aider à retrouver son passé. Finalement il ne fut pas fâché de se sentir libre et il décida d'enterrer toute cette affaire pour simplement être lui-même, c'est-à-dire un homme jeune qui a la vie devant lui.



Chapitre 2

La première exigence était d'obtenir une identité. Etre "personne" ne vous permet pas de vivre. À l'état civil, on ne badine pas avec ce genre de chose et on ne vous fait guère de proposition satisfaisante : c'est à vous de prouver votre identité. Si vous en êtes incapable, il vous reste, avec la soupe populaire, les noms combinés du lieu et de la date de votre accident. Comme l'affirmait d'un ton péremptoire l'employé : « Pour l'Etat-Civil, vous êtes né à Nuits-St-Georges, à moins que vous ne préfériez rester en infraction jusqu'à un nouvel accident qui vous rende tout à coup la mémoire...? Vous devriez d'ailleurs vous estimer heureux d'avoir été soigné et pris en charge gratuitement pendant si longtemps ! »

Le document officiel qu'on lui remit indiquait :

- Georges Nuits
- 1m 80, cheveux châtain, yeux verts,
- Sans profession,
- Sans domicile fixe,
- Amnésique. Trouvé le 14 juillet 198... à 23 h. à Nuits-St-Georges.

Vu l'état de ses mains, il a été impossible aux services d'anthropométrie d'identifier Georges Nuits. Il bénéficiera donc, jusqu'à plus ample information, de cette identité provisoire.

En cas d'accident ou de maladie, prévenir l'hôpital X à Paris qui donnera les soins nécessaires.

NB – G. Nuits n'est pas autorisé à quitter la région d'Ile-de-France pendant une période d'une année.

Suivait, sur ce document, la signature de G. Nuits que, par crainte du ridicule, il s'était efforcé



de rendre la moins lisible possible. À côté, une patte d'insecte servait d'empreinte digitale et Georges se demandait parfois si sa main, pourtant redevenue souple et à peu près obéissante à force de volonté et de travail, reprendrait un jour un aspect humain.

Chapitre 3

Dans son malheur, Georges avait heureusement retrouvé ses savoirs antérieurs. Non seulement il était capable de mener une existence normale, mais, le premier moment d'angoisse passé, il avait réussi tous les tests de contrôle associés à la rééducation. Ainsi, il savait utiliser une vieille machine à écrire qu'il avait trouvée dans un bric-à-brac ; et même il lui sembla que le traitement de texte ne lui était pas totalement étranger.

Grâce à une jolie infirmière qui s'était attachée à ce double inconnu, il avait obtenu un emploi rémunéré modeste, mais qui lui assurait une vie décente. À vrai dire, Paul, le responsable de l'association caritative qui l'employait, avait à cœur de l'aider à retrouver sa dignité. Quand il le voyait tendu ou sombre, il essayait de plaisanter. C'est ainsi qu'il lui dit un jour : « Georges Nuits, surtout avec un "s", c'est original tu sais. Ça peut faire rêver les filles... Tu préférerais peut-être te faire appeler Arthur ?! » Et, tout bien considéré, comme le disait en riant Carole la jeune infirmière dont le sourire et la bonne humeur lui faisaient reprendre goût à la vie, il l'avait échappé belle : si, au lieu de voyager sur le périmètre français, il avait eu le même accident en Afrique, on lui aurait donné le nom du saint inscrit ce jour-là au calendrier...et il s'appellerait aujourd'hui...Fêt. Nat. ! À tout prendre, il valait mieux finalement être Georges Nuits.

Il ne voulait pas cependant en rester là. Dès que ses états de travail furent devenus suffisants, il sollicita un congé. Officiellement c'était pour subir des examens de contrôle et de nouveaux tests à l'hôpital. Mais à l'association, Paul avait parfaitement compris qu'un homme comme Georges ne pourrait jamais se satisfaire d'une "identité provisoire" et qu'il lui devenait indispensable de partir à la recherche de lui-même. C'était donc de tout cœur et avec des vœux chaleureux qu'il lui avait accordé ces quelques jours de "repos".

Depuis des semaines, Georges attendait ce départ qui prendrait pour lui une allure de retour aux sources. Il avait minutieusement préparé ce voyage et maintenant, au moment de monter dans le train pour Nuits-St-Georges, voilà qu'il recommençait à douter et qu'il se sentait repris malgré lui par l'affolement qu'il avait connu à son réveil dans cette chambre d'hôpital. Pourquoi s'acharner à traquer un passé dont il ne restait pas la moindre trace ? Ne devrait-il pas plutôt passer quelques jours de vraies vacances, faire du sport, voyager pour le plaisir et enterrer définitivement cette aventure incompréhensible ? Qu'avait-il à gagner dans cette affaire ? Il risquait tout simplement, s'il ne revenait pas bredouille, de découvrir en lui quelqu'un de pas très recommandable qu'un complice avait tenté d'éliminer. Et dans ce cas, le complice, cette fois, ne le raterait pas !

Installé dans un coin du compartiment, il regardait défilé ce paysage qu'il était censé connaître. En fait, comme chaque fois qu'il empruntait un trajet nouveau pour Georges Nuits, il constatait que sa mémoire avait gardé, de manière plus ou moins nette, bien des lieux dont certains paraissaient presque familiers. Mais jamais aucun souvenir ne semblait leur être attaché. C'était plutôt comme s'il retrouvait des images de film qui ne constituaient qu'un décor vide de toute action à laquelle il aurait pu prendre part.

Pourtant, depuis le départ de Paris, il s'efforçait de redevenir cet homme qui avait entrepris le même voyage un 14 juillet. Il était à l'affût de tout ce qui peut survenir pour un individu sensible comme lui et prêt même à l'imprévisible.

Lorsque le train ralentit légèrement pour traverser Nuits-St-Georges, il ouvrit la portière du wagon et s'obligea à descendre sur le marchepied. Cramponné à la barre métallique, il serrait les mâchoires pour s'empêcher de claquer des dents. Il ne faisait pas froid, mais il était si tendu qu'il tremblait et il essayait de croire que c'était à cause du vent que la vitesse transformait en bise hurlante. Dans ce tintamarre, il espérait de toutes ses forces que la reviviscence des mêmes



sensations amènerait une image, un mot, un mouvement, quelque chose enfin de connu qui renouerait avec lui-même. En vain. Déjà le train reprenait de la vitesse et rien de connu n'était arrivé.

Le lendemain, la deuxième étape de son programme n'avait pas été plus fructueuse. Descendu à Nuits-St-Georges, il se sentait aussi bredouille : pas même cette sensation fugitive de déjà vu qu'on sent parfois sans la comprendre. Aux alentours de la gare, aucun commerce, aucun café ne lui rappelait rien. Interrogé, le patron d'un bistrot lui répondit brutalement : « Un homme de votre taille qui paraissait attendre quelqu'un ou qui avait rendez-vous...? Quand ça ? Le 14 juillet de l'année dernière ? Et pourquoi pas il y a un siècle ?! » Voyant son air dépité, il s'était radouci pour ajouter « Vous savez, avec la faune qui traîne ici un soir de 14 juillet, on ne risque pas de se rappeler les clients honnêtes ! »

Découragé, Georges dut s'avouer qu'il avait fait fausse route.

Chapitre 4

En fait de repos et de vacances, ce fut une période difficile. Pas plus qu'il n'avait avancé dans la quête d'un passé qui se refusait, il ne savait comment envisager son existence. Jusqu'ici, il avait voulu croire que rien n'était perdu, qu'il suffirait de recréer les mêmes conditions pour que tout s'éclaire progressivement. Mais il venait de perdre ce dernier espoir qui l'avait aidé à vivre depuis des mois. Il ne serait jamais que Georges Nuits l'amnésique, tombé d'une autre planète un 14 juillet. Autour de lui, chacun avait eu un père, une mère, une enfance, une adolescence. Mais sur quoi peut-on s'appuyer quand, en soi, il n'y a rien...? Il découvrait que pour être soi-même il faut non seulement savoir où on va, mais d'où l'on vient.

Après des jours de réflexion stérile, de crises de colère solitaire suivies de phases dépressives, dans un Paris rendu méconnaissable par la canicule qui vidait les rues un soir d'orage, il eut la sensation de se réveiller enfin. Ce n'était pas ce qu'il attendait : rien du souvenir fulgurant si souvent imaginé. Pourtant il lui semblait que quelque chose de flou, quelque chose de très doux venait de naître en lui. Un peu comme...il hésitait, oui quelque chose qui ressemblait à des retrouvailles, à une réconciliation. La pluie fine qui trempait sa chemise avait une tiédeur inhabituelle et pourtant, cette sensation, il l'aurait juré, faisait partie de lui, de ce qu'il était allé chercher si loin. Au diable Nuits-St-Georges ! La vérité, sa vérité était ailleurs, elle était là, en lui et il s'accrochait à cette sensation douce sur sa peau, en priant le ciel que la pluie, surtout, ne s'arrête pas.

Il marcha longtemps, croyant saisir de façon fugitive des images qui à peine ébauchées se défaisaient comme dans un rêve sans cesse changeant. Exténué, il allait renoncer pour s'affaler sur la banquette d'un café, quand il entendit un son très doux, sorti de nulle part, un son filé comme la voix d'une mère qui endort son enfant. Cloué sur place, il ne respirait plus. La voix était toute proche, au moindre mouvement de sa part, le mirage allait disparaître...

Il ne savait pas combien de temps il était resté là, immobile, à écouter. Ce dont il était sûr, c'est que cette voix venait de le raccrocher à quelque chose de lui, lui et non pas ce Georges qui habitait sa peau malgré lui, qui le parasitait depuis trop longtemps en l'empêchant de vivre. Il était allé chercher bien loin une image de son passé. Et voilà que, à l'improviste, quelques sons, le timbre d'une voix féminine associé à une sensation tiède sur sa peau mouillée, le rattachaient à lui-même en lui rendant une sensibilité insoupçonnée.

Incapable de dormir cette nuit-là, la chemise toujours trempée qu'il ne voulait pas quitter de crainte de perdre ce fil encore fragile du souvenir, il essayait d'entendre en lui la voix révélatrice. Il plongeait enfin dans un rêve où se mêlaient des odeurs exotiques, des chants paradisiaques et des rythmes effrénés comme ceux d'un carnaval débridé. Par-dessus tout cela, la pluie mouillait une chevelure blonde qui restait étrangement ensoleillée; mais le visage de la femme était dans l'ombre. Seule sa voix révélait une tendresse infinie.

Il n'était donc pas seul au monde, il avait aimé une femme. Et, à en juger par l'obstination qui ne l'avait pas quitté depuis son réveil sur ce lit d'hôpital, il devait l'aimer encore. Peut-être allait-il



la rejoindre lorsqu'il avait entrepris ce voyage mystérieux. Dans ce cas, pourquoi ne l'avait-elle jamais cherché ? Il était inconcevable qu'elle n'ait pas été alertée par tant d'articles dans les journaux. Si elle ne voulait pas le revoir, c'est qu'elle ne l'aimait plus ? Il devait y avoir une autre explication. Il n'allait pas, à peine raccroché à un passé ténu, mais réel, il le sentait maintenant, abandonner cette piste. Et il avait trop besoin de sentir en lui une présence aimante pour accepter une défaite, un départ, un refus d'une femme qu'il aimait toujours.

Chapitre 5

C'est le lendemain qu'il fit une découverte. Jusque-là, il était si absorbé par ce mystère de Nuits-St-Georges, qu'il n'avait pas prêté attention à un comportement instinctif qui était le sien depuis plusieurs mois.

Il rentrait chez lui le soir, lorsqu'il crut apercevoir Carole. Elle paraissait flâner en regardant les boutiques et pourtant, à cette heure-là, elle aurait dû se trouver encore à son travail. Il pressa le pas pour la rejoindre et, au moment où il mettait sa main sur l'épaule de Carole, ce fut une autre femme qui se retourna. Il restait sans voix et il devait avoir une expression pitoyable car la jeune femme se mit à rire en disant : « Vous êtes déçu, je ne suis pas Carole ! » Et avant de s'en aller elle lui adressa un sourire aimable.

Moins que sa méprise, il s'en souvenait, ce qui l'avait cloué sur place, c'était le lien qui l'aveuglait maintenant, entre la chevelure de Carole et la silhouette blonde de son rêve. Pour la première fois il comprenait que ce qui l'avait touché en Carole c'était une ressemblance avec un autre visage qu'il portait en lui. Et il se prit à penser que l'attrance qu'il avait pour elle faisait partie de cette quête de lui-même qui ne le quittait pas.

Ce soir-là, il décida de noter désormais tous les faits importants de son existence. Lorsque le téléphone sonna, il était si absorbé devant sa machine à écrire qu'il ne répondit pas. Carole eut beau insister, il prétendit le lendemain qu'il était sorti pour prendre l'air, puis qu'il avait pris deux cachets qui l'avaient fait dormir du sommeil du juste jusqu'au matin. Carole ne fut pas dupe, mais elle n'insista pas et redoubla de gentillesse à son égard. Il sembla même à Georges que depuis ce jour-là elle devenait plus coquette.

S'il tenait régulièrement son journal, c'est qu'il voulait éviter de perdre du temps. Écrire l'obligeait à examiner minutieusement son comportement pour tenter de déchiffrer ce qui, en lui, pourrait orienter sa recherche. Loin de capituler, il forgeait d'autres hypothèses.

Il pensait maintenant que la femme qu'il allait rejoindre en ce 14 juillet habitait hors de l'hexagone. Oubliant Nuits-St-Georges – il pouvait parfaitement se trouver là pour une raison professionnelle –, il décida d'explorer systématiquement les pays étrangers. Lui-même aurait pu être suisse ou belge, ce qui aurait tout expliqué. Cependant, même en considérant que l'accent n'est pas une fatalité, il se sentit davantage français quand les ambassades qu'il visitait lui eurent affirmé qu'elles avaient eu connaissance des recherches autour du blessé de Nuits-St-Georges et que son signalement ne correspondait à aucune disparition enregistrée dans leur pays.

Georges se mit néanmoins en campagne. Sans rien dire à quiconque, il commença à rédiger des annonces pour les plus grands quotidiens en langue française. Tantôt il usait du genre Petites Annonces : « Homme, 30 ans environ, 1m.80, châtain, yeux verts, recherche désespérément son passé. Rétabli après un grave accident, offrira récompense à qui pourra le renseigner sur son identité. » Tantôt il choisissait de s'adresser directement à elle : « Un accident m'a empêché de te rejoindre le 14 juillet. Où que tu sois, même si tu as refait ta vie, réponds-moi : tout plutôt que le silence. »

Or le silence demeurait. Il avait reçu des réponses. Mais une fois éliminé tout ce qui était farfelu ou qui sentait l'appât du gain, il ne restait plus que des lettres de femmes névrosées ou elles-mêmes abandonnées qui tentaient de s'accrocher à lui comme on s'agrippe à une branche pour ne pas se noyer.



Quelque temps plus tard, il prit une décision importante. Il se sentait désormais assez sûr de lui pour envisager une autre carrière.

Chapitre 6

Paris, le 14 juillet 198... Extrait du Journal de Georges Nuits.

«L'aventure de Nuits-St-Georges a aujourd'hui deux ans. Grâce à cette voix de femme venue de nulle part, un soir de pluie où j'étais seul et désespéré, a débuté réellement mon existence. Grâce aussi à Carole dont le mérite n'est pas seulement d'être blonde ni même séduisante ou compréhensive, je crois que j'ai abandonné Georges Nuits. Je veux dire par là que je considère ce nom comme un patronyme, celui qu'on aurait donné à quelque "enfant de l'Assistance" pour lui permettre de vivre en société. Mais je ne le porte que comme un vêtement qui me protégerait de toute indiscretion : au fond, je suis moi et non "lui".

«En quittant l'Association C... pour entrer comme reporter au Journal G..., j'avais un objectif très précis. Même si les voyages en eux-mêmes pouvaient être intéressants, je voulais surtout poursuivre l'exploration de mon passé. Il me fallait partir à la recherche de cette femme qui habitait mon souvenir. Après les ambassades et les consulats, j'ai visité pendant des mois toutes les associations de recherche, les studios de radio et de télévision...de France et de Navarre, avant d'étendre la prospection à l'Europe. Dormant peu, rédigeant mes comptes rendus de journaliste à la hâte, j'ai consacré mon temps et mon énergie à voyager, interroger, explorer pour moi des dizaines de pistes... En vain.

«Mon seul succès a été de devenir un expert en matière de recherche, si bien que le Journal m'emploie aujourd'hui comme un spécialiste en ce domaine et non comme un simple reporter. J'y ai gagné beaucoup de temps et de liberté, en même temps qu'une certaine notoriété. Aussi le moment est-il venu de conduire ma vie autrement. »

Chapitre 7

Quelque part en Amérique latine, 15 octobre 198... «Il est temps de reprendre ce récit pour faire le point.

«Le 14 juillet dernier, je croyais être rentré bredouille de mon périple à travers l'Europe. Je n'apercevais alors que l'enrichissement personnel et professionnel qu'il m'avait valu.

«À la réflexion, en refaisant mentalement le compte de mes démarches, en collectant, pour m'assurer que je n'avais rien laissé au hasard, les indices suivis puis abandonnés, j'ai fait rapidement une découverte sur moi-même qui, dans le feu de l'action, m'avait complètement échappé. Je n'avais pas été trop étonné de parler assez bien l'anglais, l'espagnol, l'italien et même l'allemand pour mes recherches : j'en avais déduit que des études secondaires ou même des études supérieures dont j'ignorais toujours le contenu m'avaient heureusement pourvu d'un bagage minimum qui me facilitait la tâche. Mon étonnement vint d'ailleurs.

«Allongé sur mon lit pour mieux revivre les moments forts de mon pèlerinage, je m'avisai tout à coup d'une réflexion qui, sur le moment, m'avait laissé indifférent. Je me trouvais quelque part au sud de l'Espagne quand, dans une taverne où je griffonnais un papier pour le Journal, un guitariste s'était approché pour me demander quel air je souhaitais l'entendre jouer. Dérangé à l'improviste, j'avais répondu en donnant le premier titre qui me venait à l'esprit. Après un temps de silence, le musicien avait proclamé : «Voici une ancienne danse de Colombie, pour faire plaisir à ce jeune homme. » Sur le moment je crus à une boutade et me replongeai dans mon travail, sans même savoir que ma pensée suivait cet air comme s'il lui était familier.

«Et voilà que beaucoup plus tard, il m'avait suffi de fermer les yeux pour que chante nettement en moi cet air caractéristique d'Amérique latine. Où avais-je entendu cela ? J'interrogeai ma mémoire actuelle, sans succès. L'air était trop typique et je le connaissais trop bien pour l'avoir enregistré à



l'improviste. Sans prévenir, je me mis à le siffloter dans mon entourage parisien où il ne suscita aucune réaction particulière. Interrogée, Carole déclara ne pas le connaître.

« Intrigué, je me rendis à l'ambassade de Colombie. Si cet air parut rappeler quelque chose à l'un des employés, ni lui ni ses collègues ne cachèrent leur hilarité devant ma demande. Malgré ma carte de journaliste, je passai à leurs yeux pour quelque demi-fou et je sentis que le chef de bureau redoutait déjà qu'il ne s'agît d'une manœuvre de diversion pour camoufler une opération terroriste. Aussi me retrouvai-je dehors plus rapidement que je n'étais entré.

« Il me restait à interroger un spécialiste de musique latino-américaine. Après diverses tentatives infructueuses en Sorbonne puis à Beaubourg, j'échouai au Musée de l'Homme. Il me fallut rencontrer plusieurs ethnomusicologues et autres spécialistes de même farine avant de dénicher l'oiseau rare : le folklore latino-américain si typique pour le profane semble se particulariser outre mesure dès qu'on cherche un air précis ! J'obtins du moins une certitude : la "danse colombienne" dont le nom avait surgi à l'improviste du fond de ma mémoire existait bel et bien. Mieux encore, elle n'avait guère franchi les frontières de Colombie et elle était à peu près inconnue chez nous !

« Il n'en fallait pas davantage pour me remettre en chasse : quelques jours plus tard, un Boeing m'emportait vers la Colombie. »

Chapitre 8

« Je ne m'étais pas embarqué au hasard, mon expérience en matière de recherche était assez riche pour que je sache d'emblée comment procéder sans perdre de temps. Cependant le fil que je croyais tenir avait la fragilité du passé et l'inconstance de la musique. Un air, fût-il de danse, loin de vous fournir la bonne clé, s'amuse et vous entraîne dans les lieux les plus invraisemblables. De la danse que l'on tient à exécuter devant vous au groupe de musiciens qui prend plaisir à improviser pour vous des variations inédites, en passant par le chanteur qui assure posséder "la" version originale, je crus cent fois renoncer et reprendre le premier avion pour Paris. Et puis le lendemain j'étais repris par la certitude que cet air était la clé du retour à mon passé...et je restais.

« C'est dans un de ces moments de découragement que, me remémorant les mois qui s'étaient écoulés, je me pris à relire ce journal qui accompagne chacun de mes voyages. Comme toujours, les choses les plus simples se dérobent à qui les cherche ; ce retour en moi-même à l'aide de mes notes me révéla quelque chose qui aurait dû me frapper depuis longtemps : comment n'avais-je pas relié ces deux éléments que je possédais – l'air de danse colombienne et la voix féminine entendue dans un Paris désert un soir de pluie... ?

« Le lendemain, ma recherche prenait une tout autre direction. »

Chapitre 9

« Comment rendre compte de cette nouvelle étape ? Plus qu'un voyage, ce fut un cheminement. Loin de parcourir les routes et les lieux typiques, je m'enfermai d'abord en moi-même pour tâcher de répondre à la question qui m'aveuglait désormais.

« Il n'y avait en effet qu'une alternative : ou bien la mélodie qui ne me quittait plus et la silhouette blonde étaient deux éléments distincts de mon passé ; et dans ce cas, j'avais totalement échoué jusqu'ici puisque la danse colombienne m'avait tout juste permis de rêver et de tourner en rond. Ou bien c'était un même fil ou plutôt une sorte de tissage fait de ces deux éléments qu'il me fallait reconstituer. Mais outre que les deux fils se révélaient de plus en plus fins et fragiles, comment relier deux données aussi divergentes ?

« Ce qui m'apparaissait insoluble était précisément le hiatus que j'observais entre des sensibilités totalement étrangères l'une à l'autre. D'un côté, j'étais venu chercher ici un air typiquement latino-américain, avec ses inflexions nostalgiques et sa couleur sombre sous lesquels vibre toujours une vie intense, de l'autre je me sentais de plus en plus ému et attiré par un visage féminin de type



nordique que je portais en moi : j'aurais juré que ce visage était celui de Carole à laquelle j'étais réellement attaché. Or, en cherchant un document dans mon portefeuille, j'avais retrouvé sa photo. Aussi quelle stupéfaction de constater que ses traits n'étaient pas ceux du visage qui ne me quittait plus depuis mon arrivée ici ! Cette découverte me laissa d'abord dans l'embarras. Je pris soin d'examiner minutieusement, à l'aide de mon carnet d'adresses, le contenu de la mémoire de Georges Nuits le journaliste. Je poussai même le scrupule jusqu'à interroger tous les visages féminins que je portais en moi. En vain. Nul doute que je venais de reconstituer un élément de mon passé.

« Je m'expliquai alors pourquoi, depuis ma sortie de l'hôpital, je suivais parfois sans bien en avoir conscience, toute silhouette féminine jeune, pour peu qu'elle fût blonde – ce qui m'avait d'abord manqué ici -, jusqu'à ce qu'un mouvement de sa part rompît le charme en me révélant un visage toujours décevant.

« Le visage que je portais en moi désormais était assez beau et net pour m'avoir délivré de cette obsession restée longtemps inconsciente. Il était devenu suffisamment présent pour exorciser ce besoin de chercher au-dehors une créature de rêve que mon esprit ou plus probablement mon souvenir avait ressuscitée avec force. L'interrogation cependant demeura. Où trouver ici une femme qui semblait appartenir à un autre monde ?

« Je choisis de réitérer la procédure qui m'avait si bien réussi à mon retour d'Espagne. Fermant ma fenêtre au bruit ambiant, allongé dans l'obscurité, je m'efforçai de revivre par la pensée cette soirée de solitude dans la canicule parisienne : patiemment, je tentai d'oublier toute mélodie colombienne pour entendre intérieurement cette voix qui m'avait révélé une part de moi-même. Il fallut que le sommeil finalement s'empare de moi pour que, à mi-chemin entre rêve et réalité, je commence à entrevoir un peu de vérité.

« Ce qui m'avait bouleversé dans cette voix sans visage, ce n'était pas seulement la mélodie – que je ne connaissais pas : c'était la couleur de la voix, son timbre d'une légèreté et d'une douceur incomparables. S'il me fallait aujourd'hui comparer cette voix à une voix célèbre, je pencherais pour Barbara Hendricks. Heureusement pour moi, j'ignorais à peu près tout de Barbara Hendricks à cette époque, sans quoi l'évocation de cette femme de couleur, si belle de surcroît, m'aurait sans doute empêché de relier la voix entendue au visage qui ne me quittait plus.

« Dans mon demi-sommeil, j'entrevis ce visage aimé penché sur moi. Tandis que je m'abandonnais à ce bien-être, la voix, "sa" voix me berçait en fredonnant ou plutôt en vocalisant la mélodie colombienne. Le charme était si fort que je m'endormis réellement.

« Le lendemain, lorsque je m'éveillai, il me sembla sortir d'une longue torpeur. Ce n'était pas le sommeil qui m'avait ainsi abasourdi, mais bien les mois de recherche tendue que je venais de vivre. Pour la première fois il me parut que Georges Nuits disparaissait enfin pour laisser la place à un deuxième inconnu qui s'imposait de plus en plus en moi. Cette nouvelle peau n'avait rien d'inconfortable, elle m'allait si bien que je ne comprenais pas pourquoi j'avais tant tardé à l'endosser. Fort de cette certitude, j'établis un nouveau plan d'action. »

Chapitre 10

- Tu pleures... ?

À travers ses larmes, Carole aperçut un petit garçon joufflu comme une orange, qui la regardait. Elle grimaça un pauvre sourire.

- Tiens ! dit le gamin en s'approchant.

Elle prit très sérieusement le morceau de brioche qu'il lui tendait. Rassuré, il courut rejoindre les autres enfants.

Elle s'était échouée sur un banc dans ce square, il y avait une heure peut-être. Là, elle avait pleuré tout son saoul jusqu'à ce qu'un bambin inconnu s'émeuve de son chagrin et la ramène à la réalité. Elle marchait maintenant sur le boulevard sans bien savoir où aller. La lettre de Georges était toujours dans sa poche, comme pour lui rappeler qu'elle n'avait pas rêvé tout cela. Comment



Georges, qu'elle avait connu si sensible et délicat avait-il osé écrire une telle chose...? Le petit garçon du square, du haut de ses trois ans, était plus perspicace ou plus intuitif.

Ce qui lui faisait mal aussi, c'est que cette lettre était la première. Lors de ses voyages, Georges lui téléphonait ou bien griffonnait quelques mots pour elle sur un fax que Paul, qui était resté son ami, posait le soir dans sa boîte aux lettres si elle n'avait pas eu le temps de passer à l'Association. Et aujourd'hui, qui était son jour de congé, elle avait reçu la première lettre de Georges. Son cœur battait si fort qu'elle avait retardé le moment d'ouvrir l'enveloppe pour savourer davantage sa lecture.

Dès les premières lignes, son regard s'était brouillé, ses jambes étaient devenues de coton, elle avait dû s'asseoir, et maintenant que ses yeux brûlaient d'avoir tant coulé, elle voyait sur la lettre des taches, des traînées qui témoignaient de son chagrin. Elle s'obligea pourtant à la relire, avec le secret espoir de s'être trompée.

« Carole,

« Cette lettre, je le crains, risque de te faire mal. Si tu as pour Georges Nuits le même attachement qu'il avait pour toi, ces lignes te seront douloureuses. Je t'en demande pardon, mais je te dois cette explication.

Les yeux de Carole recommençaient à brûler.

« Je t'en prie, poursuis ta lecture, il n'y a en moi aucun faux-fuyant. Je n'ai jamais cessé d'être l'homme que tu aimes, toujours épris de vérité et je n'ai en aucune façon trahi ou renié mon engagement envers toi.

« Ce qui m'arrive est si nouveau que je ne sais comment le faire entrer dans des mots : nul doute que je serai maladroit et approximatif malgré moi.

« Depuis quelques jours, je me sens devenir un autre, sans doute celui que j'ai tant cherché. Cet homme nouveau est tour à tour surprenant et heureux. Je crois, sans orgueil, qu'il a gardé ce que Georges avait acquis de meilleur. En balayant bon nombre d'incertitudes, il a gagné en confiance dans l'existence et le voici sur un chemin d'optimisme réconfortant.

« Dans ce qui est déjà ma nouvelle vie, Carole, tu devrais occuper la première place - oh! comme ce "devrait" était cuisant...- si j'agissais selon mon cœur. Un scrupule, ridicule pour tout autre que moi, m'oblige à remettre à plus tard les projets qui étaient les nôtres. Tu n'as pas oublié...? Nous nous étions promis d'être pour toujours l'un à l'autre dès que j'aurais acquis une certitude sur mon passé. Tu avais ajouté, et cela m'avait ému : "quelle que soit cette certitude".

« Le paradoxe, c'est que j'ai découvert en moi un visage, le visage d'une femme, et il a fallu quelque temps pour que je m'aperçoive que cette femme qui te ressemble...n'était pas toi. Mais qui est-elle, où la rencontrer...? Je l'ignore. Un autre ne s'embarrasserait pas de ce fantôme, mais j'ai un tel besoin de "me" trouver que je ne veux pas renoncer à cette piste, si fragile soit-elle. Et puis, Carole, si nous devons faire notre vie ensemble, je n'ai pas le droit de prendre le risque de me découvrir peut-être bigame ! Tu vois, il est sage d'attendre encore un peu. »

Attendre...attendre qu'il l'ait retrouvée, elle, cette autre qui l'avait lâchement abandonné quand il était seul, rejeté par tous, quand il n'était encore personne ! Et maintenant que grâce à elle, Carole, Georges avait enfin émergé de sa nuit – elle sourit malgré elle de ce mauvais jeu de mots qui lui était venu à l'esprit -, une autre le lui prendrait ! Non, elle n'allait pas se laisser faire.

D'un pas décidé, elle s'en fut rejoindre Paul à la sortie de son travail. Lui seul comprendrait son désarroi.

Chapitre 11

Rasé de frais, vêtu d'un pantalon clair qui contrastait avec la tenue sombre et négligée qui ne l'avait guère quitté depuis son arrivée en Colombie, Georges se mit à déambuler au gré de son humeur dans les rues de la ville. Il faisait doux et il s'attardait devant les affiches, cherchant un spectacle ou un film qui l'aiderait à prendre quelque distance avec les préoccupations éminemment



sérieuses auxquelles il s'était livré pendant près d'un mois. Il hésitait encore à faire son choix quand ses yeux rencontrèrent un programme de concert.

La musique... On annonçait un programme classique, Bach, Haendel et une messe de Mozart. Voilà qui n'était pas pour lui déplaire. En jetant un coup d'œil sur sa montre, il vit qu'il avait juste le temps de s'y rendre. Un taxi tout proche le déposa devant la salle de concert où il obtint une place sans trop de peine.

Les choses s'étaient passées si vite qu'il se trouva assis au balcon sans avoir eu le temps d'ouvrir son programme. Déjà l'orchestre s'accordait. Au moment où les solistes entraient en scène, il se sentit ébloui : une chevelure blonde et le visage de ses rêves... Il entendit quelques mots près de lui : « Vraiment, disait quelqu'un, vous ne l'avez jamais entendue ? Elle vient d'Europe, je crois qu'elle est française...oui, un contralto, mais léger et pourtant velouté... » Il se mit à trembler. Pour un peu il serait parti. Mais il hésita à déranger ses voisins. Et puis il fallait en avoir le cœur net. Puisqu'il avait décidé de faire le point, eh bien le moment était venu. Et si c'était bien elle... Il plongea dans son programme tandis que la salle applaudissait déjà.

Chapitre 12

Ainsi donc, elle existait ? Il n'était pas fou, mais à cause d'elle il avait failli le devenir. Qui sait, peut-être la musique et cette voix incomparable avaient-elles pour quelques heures donné à ce visage les traits de celle qu'il avait enfin retrouvée en lui ? Il fallait au plus vite la rencontrer en dehors de cette scène, pour savoir où était la vérité.

Après s'être fait refuser l'accès à sa loge, les jours suivants il usa de patience et d'obstination, conjuguant ruse et prudence, jusqu'à découvrir enfin la villa isolée qu'elle habitait à quelques lieues.

La villa était située à mi-hauteur d'une colline, au fond d'un jardin à demi sauvage qui embaumait. La douceur du soir apaisait toute chose et les oiseaux reprenaient possession des massifs et des buissons après une belle journée. Il se tenait là, dissimulé par une haie, retenant son souffle, fixant de son regard incrédule une longue fenêtre où une ombre furtive était apparue. Le temps d'une seconde il avait cru voir une chevelure blonde derrière le rideau clair. Il attendait, sûr désormais de tenir sa vérité. Dans un instant, enfin, il saurait et serait délivré.

Tout à coup, elle fut là, à quelques pas de lui. En contournant les massifs, elle s'était approchée sans bruit, aussi belle que dans son rêve. Les cheveux, les épaules, la douceur de sa peau, le visage et le regard plus clair encore en pleine nature, ce regard, ces yeux vert d'eau dans lesquels il se noyait déjà. Immobile, figé, incapable de parler, il restait là tandis qu'elle s'éloignait, un bouquet multicolore à la main. La nuit commençait à perdre les massifs, comme un somnambule il regagna sa voiture de location. Maintenant il savait.

Il était revenu à la villa tous les soirs. Il attendait, le cœur battant. Mais le temps avait changé, il faisait presque froid et elle n'était jamais sortie dans le jardin. À peine croyait-il apercevoir une ombre derrière la grande fenêtre. Il n'avait jamais osé se manifester. Il avait exploré tous les programmes de concert à venir, sans succès. Enfin décidé à se présenter à la villa, c'est alors qu'il avait écrit à Carole.

Chapitre 13

« Je reprends ce cahier pour la dernière fois. Le temps a passé. Des jours, des semaines, des mois. Des mois à suivre Lise de concert en concert entre mes apparitions au Journal muni de quelques reportages rédigés à la hâte, des mois à me faire refuser l'accès à sa loge. Elle n'est jamais retournée à la villa qu'elle venait de quitter quand je m'y suis présenté. Toutes mes lettres me sont revenues non ouvertes, tantôt parce qu'elle avait déjà quitté la nouvelle adresse que je m'étais procurée à grand-peine, tantôt avec ces deux mots sur l'enveloppe : "Inutile d'insister".

« J'ai regagné Paris. Je n'ai pas voulu voir Carole. C'est là, dans mon ancienne chambre, en



compagnie de ma vieille machine à écrire, que quelques souvenirs ont refait surface. Comme si le fait de découvrir des lieux inconnus m'avait empêché de regarder en moi avec attention. Peu à peu, je retrouvais des images, des sons, des voix... J'avais vécu, j'en avais la certitude, dans une région belle à couper le souffle. Un pays de montagne, des sommets enneigés, un lac... émergeaient lentement d'un brouillard intérieur, une grande villa tranquille, le tout bercé par la musique. Les images se sont précisées à tel point que j'ai repris mes pinceaux – les pinceaux qui m'avaient aidé à retrouver une main d'homme au sortir de l'hôpital.

« Quand ce paysage a enfin pris corps sur le papier, je suis reparti sur les traces de mon passé. Pendant des semaines, conjuguant mon travail professionnel avec ma recherche, j'ai exploré tout le sud de la France, des Alpes aux Pyrénées avec quelques incursions du côté de l'Aigoual, oubliant le lac dont je n'étais pas sûr qu'il fasse partie du même souvenir. J'ai même franchi la frontière espagnole... Puis j'ai parcouru la Suisse, admiré ses lacs, comparé chacun de ces paysages magnifiques à celui que j'avais reconstitué à l'aquarelle. En vain. Je n'en dormais plus. Jusqu'au jour où, découragé et prêt à abandonner, j'ai fermé les yeux pour ne pas pleurer, affalé sur l'herbe dans un coin perdu. Après quelques instants, dans un demi-sommeil, une voix a retenti en moi, une voix parlée, à peine audible, comme un souffle venu de très loin. Une voix avec un accent chantant... un accent du sud, des mots indistincts... de plus en plus précis : des mots italiens !

« Avec l'accord du Journal où je faisais des apparitions de plus en plus brèves, juste le temps de remettre mes textes et d'annoncer un nouveau voyage, j'ai repris mon sac en direction des Lacs italiens. Tous les lacs italiens, du lac Majeur au lac de Garde. Pendant des jours, harassé de fatigue, j'ai regardé, questionné, voyagé de car en bateau et de train en auto-stop... Enfin ! »

Chapitre 14

« Je l'ai retrouvée. Elle. Dans la maison qui ne quittait plus ma pensée. Une villa calme et fleurie au bord du lac de Garde où sa voix merveilleuse m'avait guidé. Elle n'a pas pu refuser de me recevoir. Mais je ne me doutais pas de ce qui m'attendait en franchissant la grille... »

Épilogue

« En quelques semaines d'une existence familiale nouvelle, mon passé a refait surface à raison d'une tranche de vie chaque jour. Avec l'aide affectueuse de Lise, j'ai découvert que, déjà reporter, j'avais été enlevé au cours d'une mission outre-Atlantique. Le Journal qui m'avait engagé alors avait été averti de mon exécution, sans doute pour dissimuler mon évasion. J'ai revécu au fond de moi ma fuite jusqu'en France, dans des conditions que je préfère oublier désormais. L'épisode de Nuits St-Georges était le dernier d'une longue course pour semer les poursuivants à la solde d'une fraction terroriste. Il est devenu pour moi le symbole du trou noir que chacun traverse dans la vie avant de déboucher sur l'espérance.

« Aujourd'hui, nous sommes là tous les trois. Lise, Carole et moi. Enfin réunis. Carole m'a attendu pendant cette course à travers mes souvenirs. Elle était sûre que je lui reviendrais. Je suis revenu, non plus comme Georges Nuits qui n'est plus qu'un épisode hors sujet, mais comme un homme heureux qui a revêtu progressivement son passé trop longtemps délaissé.

« Un homme avec une identité, des racines, une famille : je suis Aurélien, le fils de Lise... »



Partager un moment de bonheur : l'art de recevoir

par Caterina Reviglio Sonnino

Caterina Reviglio Sonnino, *Madame est servie*, Monaco, LiberFaber, 2012, ISBN 978-2-36580-032-7, 22 x 22 cm, 254 p. reliées, 25 □



« Madame est servie » est la phrase avec laquelle le majordome appelait la maîtresse de maison et les hôtes, quand le repas était prêt. Nous sommes au XIX^e siècle, dans des grandes et belles salles à manger, lors de réceptions où les tables sont dressées d'une façon somptueuse.

Avec cet ouvrage, j'ai voulu idéalement inviter le lecteur à une réception, à un moment de bonheur où la règle principale est la convivialité, tout en faisant attention à des petits détails de l'art de recevoir.

Dans la première partie du livre, on voyage dans l'Histoire, avec un parcours qui part du Moyen Âge et arrive à l'époque moderne et contemporaine, pour comprendre d'où viennent certaines habitudes et les bonnes manières d'aujourd'hui. C'est effectivement au Moyen Âge que naît le principe du respect de l'hôte, mais il faut attendre la Renaissance italienne, et surtout, l'arrivée de Catherine de Médicis en France, pour admirer la conception des premiers banquets somptueux. C'est à partir de ce moment que la France, pendant deux siècles, dicte sa loi en matière de mise en scène, de décoration et de cuisine pour les grands repas de la cour royale. Le XIX^e siècle et sa bourgeoisie voient naître les premiers restaurants et de nouveaux types de services, à la française ou à la russe qui est d'ailleurs le service qui introduit en Europe la carte du menu sur la table, avant le repas. Nous arrivons à la Belle Époque ; là, le style Liberty influence le choix des décorations de la table et des menus. Le protocole de la maison de Savoie en Italie est très rigide mais Victor Emmanuel III sera le premier monarque à décréter la fin de l'emploi de la langue française, en faisant des menus un symbole de l'unité nationale italienne (page 46).

La deuxième partie du livre présente les deux protagonistes principaux des réceptions (formelles et informelles) : la maîtresse de maison et les hôtes, avec les choses à faire et à ne pas faire quand on reçoit ou quand on est reçu. Par exemple, éviter d'amener un bouquet de fleurs à la maîtresse de maison, pour ne pas l'obliger à chercher un vase et de l'eau, en négligeant ses invités. Envoyez plutôt le bouquet le jour avant l'invitation ou le matin même, elle appréciera la délicate pensée et sera disponible pour l'accueil de ses hôtes.

Au cœur du livre, vous trouverez le guide pratique d'une réception : du choix du type de repas (cocktail, déjeuner de travail, buffet, repas au restaurant) à comment rédiger les invitations, choisir les menus, disposer les places à table (un vrai métier de diplomate !), et bien évidemment, l'esthétique de la table. Si la place des couverts, des verres ou des assiettes est plus ou moins connue, quelques petits détails pourraient perturber les invités, surtout dans les déjeuners ou participent des personnes étrangères. Par exemple, en France, on place la serviette à droite de l'assiette, en Italie on la place à gauche. Un choix équilibré peut être de la mettre dans l'assiette ou de la faire descendre le long de la nappe en en glissant une partie sous l'assiette, cette astuce peut, entre autre, mettre en valeur les initiales brodées.

Pour la décoration de la table, il ne faut pas oublier l'importance des couleurs et du message que certaines couleurs peuvent transmettre à vos invités : le bleu, par exemple, est la couleur de l'enfance, de la détente et envoie à vos hôtes un message d'amitié mais aussi de sérénité, ce qui leur permettra de se relaxer pendant le repas. Au contraire, une table dressée en rouge donne énergie vitale, transmet amour et est idéale pour un dîner romantique. Vous trouverez dans le livre d'autres exemples avec les tables en blanc, en marron, en vert, en violet, en gris et en jaune.



Il ne faut pas oublier qu'il y a de nombreuses occasions dans la vie qui marquent des étapes importantes, telles que des fiançailles, mariages, baptêmes, noces d'or ou d'argent, deuxième mariage, fêtes pour les diplômés ou pour les enfants... Pour toutes ses occasions, vous trouverez des idées de décorations ou d'invitation, pour accueillir vos hôtes dans l'élégance et dans l'amitié.

Enfin, la dernière partie du livre est entièrement figurative, celle que j'ai appelé l'art d'émerveiller : vous y trouverez des idées pour des tables d'ambiance à thèmes (indienne, tropical, mer, montage) ou pour les grandes fêtes de l'année (Noël, Pâques, Réveillon du jour de l'an).

On, dit que chaque livre doit répondre à une attente : j'aime penser que *Madame est servie* puisse vous donner les outils pour recevoir en toute tranquillité, pour partager un moment de bonheur avec les personnes que vous aimez. Pour cette raison j'ai voulu donner un style pratique au livre, dans son format et dans ses caractéristiques, telles que le marque-page intégré ou le titre courant qui vous aidera à trouver rapidement les différents sujets. Un livre à garder dans la cuisine pour vous accompagner : « *Ce que l'on appelle l'art de recevoir, c'est surtout l'art de donner, donner du plaisir à travers une bonne cuisine, une belle table, un sourire, une foule de petites attentions...* » (Paul Bocuse).



POÈMES

de Jeanne MAILLET

CET IRIS INNOMBRABLE

*Un seul et grand poème illuminant le monde
repris par mille voix depuis l'éternité
On voudrait le saisir au décousu des lèvres
et le porter dans un mouvement d'encensoir
Qui donc a mis le ciel sur un ruban diaphane
Et qui nous regardait quand nous n'existions pas ?
Quel dieu, quel créateur souriant de lui-même
pâle, nous intima d'obéir à l'amour ?
Nous sommes nés de là, de la sève profonde
d'un désir magistral qui surpassait le temps
O poème premier qui engendra les mondes
j'inscris ma part fragile et vers toi je me rends
Si tu es cette flèche intime et désirable
je tombe à point nommé dans la corbeille à fleurs
et sur l'Omega fou d'un iris innombrable
Je mise sur la voie d'un verbe qui ne meurt.*



17

*Et de grand désespoir à petite espérance
Le pas est si menu que nous ne savons pas
S'il faut faire une pause ou bien tenter la chance
De sécher une larme et de tendre les bras
Rions avec le feu qui tараude les herbes
Dans les beaux champs huilés des sèves du
printemps
Une rosée brandit sa lumière superbe
Et le roseau sait bien qu'il est être pensant
Depuis qu'un grand esprit lui a donné ce titre
Il est le majordome de tous nos désirs
Allons chanter la gloire et sur tous les chapitres
Avançons dans la vie sans crainte de faiblir
Et si nous faiblissons- que l'autre nous
pardonne-
Il sera le seigneur de nos infirmités
Le chardonneret chante et le chardon chardonne
Il est bon d'avoir ri et bon d'avoir pleuré*



CHARTRE DU PEN

Comportant l'amendement entériné au Congrès de Mexico de 2003

La Charte du PEN est basée sur les résolutions adoptées à ses Congrès Internationaux et peut être résumée comme suit :

Le PEN affirme que :

1. La littérature ne connaît pas de frontières et doit rester la devise commune à tous les peuples en dépit des bouleversements politiques et internationaux.
2. En toutes circonstances, et particulièrement en temps de guerre, le respect des œuvres d'art, patrimoine commun de l'humanité, doit être maintenu au-dessus des passions nationales et politiques.
3. Les membres de la Fédération useront en tout temps de leur influence en faveur de la bonne entente et du respect mutuel des peuples ; ils s'engagent à faire tout leur possible pour écarter les haines de races, de classes et de nations, et pour répandre l'idéal d'une humanité vivant en paix dans un monde uni.
4. Le PEN défend le principe de la libre circulation des idées entre toutes les nations et chacun de ses membres a le devoir de s'opposer à toute restriction de la liberté d'expression dans son propre pays ou dans sa communauté aussi bien que dans le monde entier dans toute la mesure du possible. Il se déclare en faveur d'une presse libre et contre l'arbitraire de la censure en temps de paix. Le PEN affirme sa conviction que le progrès nécessaire du monde vers une meilleure organisation politique et économique rend indispensable une libre critique des gouvernements et des institutions. Et comme la liberté implique des limitations volontaires, chaque membre s'engage à combattre les abus d'une presse libre, tels que les publications délibérément mensongères, la falsification et la déformation des faits à des fins politiques et personnelles.

Peut être admis comme membre du PEN tout écrivain, rédacteur, éditeur et traducteur souscrivant à ces principes, quelles que soient sa nationalité, sa langue, sa race, sa couleur ou sa religion.

P.E.N. CLUB DE MONACO

BUREAU 2011 - 2013

Président : René NOVELLA
Vice-président : Gérard COMMAN
Vice-président : Robert ROC DE BANDE
Secrétaire général : Raymond XHROUET
Secrétaire adjoint : Corinne ROEHRIG-SAOUDI
Trésorier : Alain PASTOR
Trésorier adjoint : Patrick SIMON

MEMBRES

Daniel BOERI - Robert FILLON - Thomas FOUILLERON - Gabriel GABRIELLI
Françoise GAMEDINGER - Danièle LORENZI SCOTTO - Jeanne MAILLET
Mauro MARABINI - Liana MARABINI - Ernesto DI MONTELERA
Caterina REVIGLIO SONNINO - Patrick SIMON - Suzanne SIMONE - Carlo SONNINO
Bernard SPINDLER - Angela VALENTI-DURAZZO

